

## **La rencontre : entre déconstruction de soi et émergence de l'autre dans *Un aller simple* de Didier Van Cauwelaert<sup>1</sup>**

### **The Encounter: Between Self-Deconstruction and the Emergence of the Other in *Un aller simple* by Didier Van Cauwelaert**

*Najat ZERROUKI*

*Professeure de l'Enseignement Supérieur*

*FLSH, Université Mohammed I<sup>er</sup> d'Oujda – Maroc*

#### **Abstract**

In *Un aller simple* by Didier Van Cauwelaert (1994), the encounter between Aziz Kemal, a young man of Moroccan origin raised in a French suburb, and Jean-Pierre Schneider, the civil servant tasked with “repatriating” him to Morocco, becomes a space of identity experimentation and confrontation. This meeting deconstructs fixed identities and reveals an unexpected “Other,” opening up new human and ethical possibilities. First, we explore the encounter as a rupture of identity, a moment of crisis and disorientation. Then, we examine how the Other reveals a transformed and renewed consciousness. Finally, we consider the encounter as the foundation of a shared meaning: an ethics of recognition.

**D**ans *Un aller simple*, Didier Van Cauwelaert tisse l'histoire « poignante » et décalée de Aziz Kemal, orphelin des cités françaises, envoyé au Maroc pour y être « réintégré » dans une culture qu'il ne connaît pas, accompagné par Jean-Pierre Schneider, fonctionnaire en crise, chargé de l'accompagner.

Entre errance géographique et déracinement identitaire, leur rencontre devient le théâtre d'une déconstruction progressive de leurs certitudes, nourrissant chez chacun une découverte de l'altérité. Le roman déconstruit ainsi les frontières figées de l'identité nationale, culturelle et personnelle, pour leur substituer la reconnaissance d'une humanité fragile mais partagée.

Dans *Un aller simple* de Didier Van Cauwelaert (1994), la rencontre entre Aziz Kemal, jeune homme d'origine marocaine élevé dans une cité française et Jean-Pierre Schneider, fonctionnaire chargé de le “rapatrier” au Maroc, devient un lieu d'expérimentation identitaire autant qu'une épreuve de vérité.

Dans ce roman où l'humour et la gravité se mêlent, la rencontre n'est pas simplement une coïncidence ou un mécanisme narratif. Elle agit comme une véritable déconstruction de soi, précipitant chacun des personnages hors de ses certitudes, de ses appartenances illusoire et de ses rôles sociaux. À travers cette traversée géographique et existentielle, Didier van Cauwelaert

---

<sup>1</sup> Dans *Un aller simple* (1994), Didier Van Cauwelaert opte pour une rencontre improbable entre deux personnages qui sont opposés : Aziz Kemal, jeune homme d'origine marocaine, orphelin et élevé dans une cité française, et Jean-Pierre Schneider, fonctionnaire chargé de le “rapatrier” au Maroc. Le roman, traversé par une tonalité tantôt grave, tantôt burlesque, devient le lieu d'une interrogation sur les constructions identitaires, sur l'altérité et sur la possibilité d'une transformation réciproque par le biais de la relation humaine.

démontre comment l'altérité surgit non pour compléter l'identité, mais pour la bouleverser et la refonder.

Comment la rencontre entre Aziz et Jean-Pierre, dans *Un aller simple*, déconstruit-elle les identités établies et permet-elle l'émergence d'un "autre" inattendu, révélateur de nouveaux possibles humains et éthiques ?

Nous allons dans un premier temps traiter la rencontre comme effraction de l'identité, voire la crise, le déplacement et la perte de repères, ensuite, nous évoquerons l'autre comme révélateur de l'émergence d'une conscience altérée et renouvelée, pour aboutir enfin à la rencontre représentée comme fabrique d'un sens commun : éthique de la reconnaissance.

La rencontre entre Aziz et Jean-Pierre est loin d'être anodine. Elle bouleverse, décentre et oblige chacun à se confronter à ses illusions. À travers cette traversée géographique et existentielle, Van Cauwelaert interroge la stabilité des appartenances identitaires et met en lumière la dynamique de la reconnaissance. Il s'agit de voir comment cette rencontre, entre errance et redécouverte, permet d'ébranler les cadres normatifs de l'identité, pour faire place à l'émergence d'un "autre" inattendu : fragile, humain, profondément éthique.

### **I. Rencontre et effraction identitaire : crise, déplacement et perte de repères**

Dès les premières pages, le roman place ses personnages dans une instabilité identitaire. Aziz Kemal est un « faux Marocain » : il a grandi dans les quartiers nord de Marseille, n'a jamais connu le Maroc, et n'a pour tout repère culturel qu'un certificat de nationalité falsifié par ses parents adoptifs. Il incarne une identité « fictive », conçue pour répondre aux attentes administratives françaises. Van Cauwelaert écrit : « *J'avais une nationalité française sur un faux certificat marocain. Ce qui me rendait apte à être expulsé de mon propre pays.* » (Van Cauwelaert, 1994, p.12)

Ce paradoxe identitaire révèle un premier creuset : la nationalité ne garantit ni l'appartenance, ni la reconnaissance. Aziz est « chez lui nulle part », figé dans un entre-deux juridique et symbolique. De son côté, Jean-Pierre Schneider, bureaucrate désabusé, est tout aussi décentré. Son nom, Schneider, évoque une origine germanique, mais il a été adopté et ignore tout de sa filiation biologique. Le voyage avec Aziz agit dès lors comme un miroir inversé : deux hommes sans racines, confrontés à leur propre vide identitaire : « *Je n'avais pas de famille. Pas de passé. J'étais un fonctionnaire de transition.* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 42)

Cette citation résume l'état de vide identitaire et affectif du personnage Jean-Pierre Schneider, fonctionnaire chargé d'escorter Aziz vers le Maroc. « *Je n'avais pas de famille* » indique une rupture du lien affectif et social et souligne l'absence d'ancrage affectif du personnage. Jean-Pierre a été adopté et ne connaît rien de ses origines biologiques. Il est un homme sans filiation, sans lignée à laquelle se rattacher. L'absence de famille ne renvoie non seulement à une solitude présente, mais aussi à une absence de « récit familial », d'héritage, de mémoire partagée. Cela crée une faille dans la construction de soi, puisque l'identité est souvent façonnée par la transmission familiale. « Pas de passé » souligne la présence d'une amnésie existentielle et complète le précédent en insistant sur une vacuité temporelle. Le personnage ne dispose d'aucune continuité biographique claire, pas d'enfance signifiante, pas de repères structurants, pas de souvenirs fondateurs. C'est une forme d'amnésie existentielle, où l'individu vit dans le présent administratif sans profondeur temporelle. Cette absence de passé le prive aussi d'une capacité à se projeter vers l'avenir, car il manque de socle sur lequel s'appuyer.

À travers « *J'étais un fonctionnaire de transition* », l'identité est réduite à une fonction. Cette expression est particulièrement ironique et lourde de sens. Elle signifie que Jean-Pierre ne se définit plus que par sa fonction professionnelle, qui, elle-même est temporaire : il n'est qu'un rouage dans une machine bureaucratique, un agent de passage, sans mission durable ni engagement personnel. Cette fonction de transition reflète une crise existentielle : il est déconnecté de toute vocation, de tout sens profond. Il est un acteur sans rôle personnel, un être sans consistance hors de l'institution.

Un sentiment d'effacement de soi est révélé, un homme vidé de substance, réduit à un rôle administratif transitoire, sans racines, sans mémoire, sans liens. Elle résonne en miroir avec la situation d'Aziz, lui aussi sans passé, sans appartenance authentique. Ensemble, les deux personnages incarnent une errance identitaire contemporaine, faite de ruptures, de fictions imposées et d'absence d'inscription dans un récit collectif ou personnel.

Le voyage au Maroc, censé être un "retour", devient un espace de déterritorialisation. Il ne s'agit pas d'un simple déplacement géographique, mais d'une mise en crise des repères symboliques. La route devient le lieu de l'effraction, de la brèche où les identités vacillent.

Aziz est le produit d'un mensonge d'État autant que familial. Enfant adopté par des gitans analphabètes, il a été « nationalisé » marocain pour répondre à des exigences bureaucratiques françaises en matière d'expulsions administratives. Cette identité fabriquée lui est étrangère : il ne parle pas arabe, ne connaît pas le Maroc et n'y a aucun ancrage affectif ou culturel. Le certificat falsifié, document-clé du roman, symbolise cette artificialité identitaire : « *J'avais une nationalité française sur un faux certificat marocain. Ce qui me rendait apte à être expulsé de mon propre pays.* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 12)

Cette citation engendre toute l'ironie tragique du destin du personnage Aziz. Elle met en lumière l'absurdité des identités administratives et le décalage entre appartenance juridique, appartenance culturelle et appartenance vécue. Aziz possède la nationalité française, mais cette dernière est bâtie sur un faux certificat d'origine marocaine établi par ses parents adoptifs. Cette fabrication répond à un besoin de conformité aux exigences administratives françaises concernant les mineurs étrangers, mais elle produit un paradoxe identitaire : il n'est pas marocain dans les faits (il n'a jamais vécu au Maroc), il est français par défaut, mais sur une base falsifiée, il devient un étranger officiel dans les deux pays.

Le non-sens juridique auquel est confronté Aziz est signalé à travers cette citation : bien qu'il soit né, élevé et socialisé en France, c'est cette même France qui l'expulse au nom d'un document falsifié qu'elle a elle-même accepté à un moment donné. Cela dénonce une bureaucratie aveugle, où l'identité est réduite à un papier et où l'individu réel disparaît derrière les procédures. Le terme « mon propre pays » est volontairement ambigu. Aziz fait ici allusion à la France, qu'il considère comme son véritable pays de vie, de culture et de langue. Or, l'État français ne le reconnaît pas comme tel, préférant s'en tenir à une version officielle et figée de l'identité. Il y a donc une fracture entre le vécu personnel et la réalité administrative, révélatrice d'une violence symbolique.

Cette citation illustre la crise de l'identité imposée, forgée non par l'individu mais par les injonctions institutionnelles. Aziz est victime d'une fiction administrative, qui le prive d'ancrage réel. Il est un « sans-pays », un faux Marocain et un Français expulsé, ce qui fait de lui une figure tragique de l'apatridie contemporaine. Didier Van Cauwelaert utilise ici le ton de

l'ironie pour critiquer les mécanismes d'exclusion liés aux logiques migratoires et identitaires rigides.

Loin de le légitimer, l'identité juridique d'Aziz devient un instrument d'exclusion. Il est devenu expulsable de son propre territoire de vie, victime d'une fiction administrative. Cette tension entre papier et vécu, loi et légitimité, produit un sujet errant, dont l'identité n'est qu'un leurre légal.

Face à Aziz, Jean-Pierre Schneider incarne une autre forme de vacuité identitaire. Fonctionnaire au service des rapatriements, il est lui-même sans origine. Adopté, il ignore tout de ses racines, et vit dans une posture détachée, sans attachement ni conviction. Son nom, à consonance germanique, ne le relie à aucun passé reconnu. Le personnage exprime une forme de désengagement existentiel : « *Je n'avais pas de famille. Pas de passé. J'étais un fonctionnaire de transition.* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 42)

Le terme « fonctionnaire de transition » est lourd de sens : il désigne non seulement sa fonction bureaucratique, mais aussi son absence de position stable dans le monde, sa vie vécue en creux. Comme Aziz, il est un homme sans fondation, sans héritage, sans mémoire. Leur rencontre fait ainsi surgir une dialectique du vide : deux êtres sans racines, confrontés à leurs propres manques.

Le voyage au Maroc constitue une étape clé dans la mise en crise des identités. Mais loin d'être un « retour aux origines », il fonctionne comme un processus de déterritorialisation. Le déplacement n'offre pas la découverte d'un enracinement, mais au contraire l'épreuve de la dissonance culturelle. La route devient le théâtre d'un désancrage profond, où les repères géographiques, culturels, affectifs se brouillent. Loin de restaurer une identité, ce déplacement en révèle la fragilité : « *J'ai découvert que je n'étais attendu nulle part.* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 75)

Cette errance ne mène pas à une origine, mais à un constat d'abandon : ni la France, ni le Maroc ne peuvent être investis comme territoires identitaires pleins. Ce non-lieu devient paradoxalement le seul lieu habitable pour les personnages : une sorte d'entre-deux mouvant, instable, où le sujet est condamné à se réinventer en dehors des cadres préétablis.

Dans *Un aller simple*, la rencontre entre Aziz et Jean-Pierre, et leur voyage commun, révèlent une dynamique d'effraction identitaire. Les personnages se heurtent à des appartenances fictives, décalées ou inexistantes, et doivent traverser une véritable crise de sens. Loin d'offrir une résolution, le déplacement géographique devient un révélateur de vacuité. La perte de repères y est moins une épreuve temporaire qu'un état permanent du sujet postmoderne, condamné à errer entre les récits qu'on lui impose et ceux qu'il tente de se construire.

## **2. L'Autre et le hasard : émergence d'une conscience altérée et renouvelée**

Dans *Un aller simple*, Didier Van Cauwelaert accorde une place centrale au hasard, conçu non comme simple accident mais comme déclencheur de rencontres improbables et moteur de transformation intérieure. Le roman explore cette idée à travers l'appariement inattendu de deux personnages que tout semble opposer : Aziz, jeune homme issu d'une banlieue marseillaise, désigné comme Marocain par la fiction administrative, et Jean-Pierre Schneider, fonctionnaire sans attaches affectives ni racines culturelles. Leur rencontre est le fruit d'un choix arbitraire, mais ce hasard devient le levier d'une reconfiguration identitaire profonde : « *On nous a choisis au hasard, l'un pour l'autre, (...)* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 72)

Cette phrase, prononcée par l'un des deux protagonistes, exprime d'abord une prise de conscience du caractère aléatoire de leur relation. Ils ne se sont ni choisis ni cherchés : ils ont été assignés l'un à l'autre par une logique administrative froide, sans affinité ni compatibilité apparente. Cette rencontre arbitraire traduit une forme de déracinement institutionnel, où les individus deviennent des pièces interchangeables dans une mécanique bureaucratique.

Mais, loin de se limiter à cette contingence, le roman montre comment ce hasard se mue en occasion formatrice. C'est à travers l'autre, d'abord étranger, que chacun commence à se reconnaître comme sujet : Aziz découvre une autre lecture de son identité, tandis que Jean-Pierre, au contact du jeune homme, sort de sa léthargie existentielle. Le « hasard » devient alors agent de révélation mutuelle.

Le lien né de cette rencontre imposée remet en cause les oppositions classiques entre choisi et subi, proche et étranger, soi et l'autre. Ce qui n'était qu'une mission administrative devient un voyage initiatique partagé, dans lequel chacun traverse ses fêlures, ses silences, ses doutes. Ce hasard, loin d'être anodin, devient structurant, quasi symbolique : c'est dans l'absence de maîtrise que se crée un espace de recomposition de l'humain.

Ainsi, à travers cette citation, *Un aller simple* interroge la manière dont le hasard, souvent perçu comme facteur de chaos, peut au contraire ouvrir à la rencontre essentielle, à l'éveil, à la reconstruction de soi. Van Cauwelaert fait du hasard une poétique de l'imprévisible, qui permet à deux êtres abîmés par la vie et par les systèmes de se reconfigurer ensemble, dans une humanité retrouvée.

Dans cette errance, l'altérité joue un rôle de catalyseur. Aziz, en dépit de ses maladresses, confronte Jean-Pierre à son conformisme, à son vide affectif. Loin d'être un simple « objet » de mission administrative, il devient progressivement un sujet réflexif, capable de déstabiliser son accompagnateur par son humour, son insolence, et sa lucidité. L'un des ressorts majeurs du roman réside dans le renversement des positions de pouvoir : Jean-Pierre, censé guider, devient guidé. Aziz, supposé être « réintégré », ébranle les certitudes de son tuteur : « *C'est lui qui me montrait le chemin, alors que c'était moi qui devais le lui tracer.* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 78)

À forte portée symbolique, cette citation renverse les rôles établis entre guide et guidé, maître et élève, détenteur du savoir et celui qui le reçoit. Elle est prononcée par Jean-Pierre, fonctionnaire chargé d'accompagner Aziz dans son « retour » fictif au Maroc. Sur le plan administratif, c'est lui le référent, le représentant de l'autorité, le « sachant » censé organiser la réinsertion d'Aziz dans un pays qu'il ne connaît pas. Pourtant, l'expérience du terrain et la richesse humaine de la relation vont bousculer cette hiérarchie.

La citation souligne un paradoxe : celui qui devait suivre (Aziz), devient le guide moral, affectif et parfois même spirituel de celui qui devait mener (Jean-Pierre). Le verbe « tracer » évoque ici la planification, le contrôle, la direction officielle d'un itinéraire — ce qu'on attend de Jean-Pierre dans son rôle. Or, Aziz, par sa spontanéité, son imaginaire et sa manière singulière de regarder le monde, indique à Jean-Pierre un chemin intérieur. Il ne s'agit pas d'un simple chemin géographique, mais bien d'un parcours identitaire et existentiel.

Ce renversement illustre la transformation progressive de Jean-Pierre. Initialement désabusé, coupé de toute racine affective ou familiale, il trouve chez Aziz un miroir vivant de la résilience, de la quête d'identité, mais aussi une manière d'exister plus authentique. Aziz, pourtant

dépossédé de ses origines, devient paradoxalement celui qui réveille chez l'autre le besoin d'un ancrage humain.

Van Cauwelaert résume l'un des axes majeurs du roman : la richesse des rencontres humaines naît souvent du renversement des attentes initiales. Le fonctionnaire chargé de réinsérer se voit, en réalité, réinséré symboliquement dans sa propre humanité. Le roman dépasse ainsi le cadre d'une mission administrative pour devenir une fable sur la transmission, l'écoute et l'imprévisible puissance des relations humaines.

L'altérité agit ici comme une force de subversion : elle ne vient pas compléter une identité stable, mais la déranger, la fracturer. C'est dans cette fracture que naît une nouvelle conscience, plus mobile, plus fragile, mais aussi plus humaine. Jean-Pierre commence à percevoir Aziz non comme un « dossier » ou un « étranger », mais comme un alter ego, un frère d'errance.

Le roman s'inscrit ainsi dans une filiation philosophique pour qui l'autre est celui qui oblige à reconfigurer l'identité. La reconnaissance n'est pas une simple acceptation, mais un bouleversement qui engage l'être tout entier.

### **3. Rencontre et complicité : vers une éthique de la reconnaissance**

*Un aller simple* opère une mutation subtile mais profonde : le roman quitte progressivement la satire administrative et la critique identitaire pour explorer les dynamiques relationnelles entre les deux protagonistes. La rencontre initialement orchestrée par les institutions – celle d'un fonctionnaire et d'un « expulsé » – se transforme peu à peu en une relation humaine authentique, fondée sur l'écoute mutuelle, la co-construction du récit et la complicité.

Au fil du voyage, une complicité inattendue naît entre Aziz et Jean-Pierre. Cette complicité n'efface pas les différences, mais les intègre dans une relation fondée sur l'écoute, l'humour et la solidarité. Van Cauwelaert suggère que c'est dans la relation – et non dans les origines – que réside l'authenticité de l'identité : « *Ce type, je le renvoyais chez lui, mais c'était lui qui m'a ramené à moi-même.* » (Van Cauwelaert, 1994, p. 112)

Cette citation résume toute la dialectique du roman : on croit expulser l'autre, mais c'est lui qui nous révèle à nous-mêmes. La reconnaissance n'est pas ici une restitution de droits, mais une expérience éthique, fondée sur la vulnérabilité partagée. Le dernier tiers du roman propose une forme de « refondation narrative » : Jean-Pierre abandonne sa posture de fonctionnaire, Aziz renonce à ses fictions identitaires, et tous deux élaborent une narration nouvelle, fondée sur la complicité et le récit commun. Cette « fabrique d'un sens partagé » est la réponse la plus forte à l'errance initiale.

Ce que Van Cauwelaert met en scène, c'est une utopie fragile mais tenace : celle d'une humanité fondée non sur les appartenances mais sur la relation. En cela, *Un aller simple* dépasse la simple critique sociale ou identitaire pour proposer une esthétique de la rencontre – une éthique de la reconnaissance.

Aziz et Jean-Pierre, que tout oppose en apparence – statut social, origine, fonction, trajectoire – finissent par partager un espace affectif et éthique commun. Cette complicité ne gomme pas les différences, mais les accueille et les rend fécondes. C'est justement à partir de ces dissonances que peut se construire une compréhension réciproque. L'humour, les silences partagés, l'écoute patiente et les fragilités révélées deviennent les véritables matériaux d'une reconnaissance mutuelle.

Cette phrase prononcée par Jean-Pierre constitue le noyau éthique du roman. En apparence, Jean-Pierre est le détenteur du pouvoir, celui qui décide, oriente, « renvoie » l'autre vers son pays d'origine. Mais, le vrai déplacement n'est pas géographique, il est existentiel. C'est Aziz, l'autre, l'étranger, qui permet à Jean-Pierre de renouer avec lui-même, de retrouver un sens à sa propre existence vide et désincarnée.

Il s'avère que la dialectique de la reconnaissance au sens de Van Cauwelaert : reconnaître l'autre, c'est aussi se découvrir soi-même dans la relation, dans ce que l'autre révèle des propres failles et des possibles inexplorés du moi. Dans le dernier tiers du roman, on assiste à un véritable renversement des postures : Jean-Pierre renonce à sa rigidité fonctionnelle, à son rôle de représentant de l'ordre administratif, Aziz, quant à lui, cesse d'être un personnage fabriqué par les faux papiers, les mensonges et les récits empruntés : il commence à exister par lui-même, non plus dans une fiction imposée, mais dans une narration qu'il choisit de partager.

Ensemble, ils coécrivent une autre histoire, où l'exil, le déplacement et la filiation deviennent des motifs non plus de perte, mais de reconstitution. Cette refondation narrative crée une forme d'utopie modeste, mais précieuse : celle d'une humanité construite dans l'espace entre deux individus, et non dans les murs de l'identité assignée. Van Cauwelaert invite à découvrir la rencontre non comme un événement anecdotique, mais comme une puissance de transformation. Ce roman ne se contente pas de dénoncer les absurdités bureaucratiques ou les impasses identitaires : il dessine un horizon d'espérance, celui où l'identité ne se reçoit pas, mais se construit avec l'autre, dans la parole échangée, le récit commun, la reconnaissance de la vulnérabilité.

L'éthique de la reconnaissance, ici, ne passe pas par une justice abstraite ou un droit formel : elle naît du lien humain, de cette attention réciproque qui permet à chacun de sortir de son isolement. En mettant en scène cette transformation progressive, *Un aller simple* fait bien plus que raconter un aller-retour fictif : il trace le chemin d'un retour à soi par l'autre, où la fragilité partagée devient le fondement d'un lien authentique. La rencontre entre Aziz et Jean-Pierre donne naissance à un espace poétique et politique, dans lequel l'identité cesse d'être une assignation pour devenir un devenir relationnel, nourri de reconnaissance et de récit.

Didier Van Cauwelaert, à travers la rencontre entre Aziz et Jean-Pierre, compose un roman de l'errance, mais aussi de la révélation. En déconstruisant les identités imposées – qu'elles soient administratives, culturelles ou généalogiques –, *Un aller simple* offre une exploration sensible des zones d'incertitude où se forge une conscience nouvelle.

La rencontre devient dès lors l'espace d'une mutation : effraction, bouleversement, mais aussi réparation. Dans ce roman, on ne « retourne » pas chez soi. On apprend à se découvrir ailleurs, dans le regard de l'autre. Par cette mise en récit, Van Cauwelaert invite à repenser nos appartenances et à entrevoir, derrière chaque altérité, une possibilité d'éthique, une humanité partagée.

Dans *Un aller simple*, Didier Van Cauwelaert transforme une procédure administrative – un simple retour forcé au pays d'origine – en une question intérieure, existentielle et éthique. À travers le parcours croisé d'Aziz, jeune homme en quête d'identité, et de Jean-Pierre, fonctionnaire sans repères, le roman explore avec finesse la puissance transformatrice de la rencontre. Celle-ci ne se réduit pas à un échange ou à une coexistence : elle opère comme un lieu de déconstruction des identités figées, des rôles imposés, des récits convenus.

La confrontation entre les deux hommes engendre d'abord une crise. Le contact avec l'autre – avec son altérité, ses blessures, ses récits – agit comme un révélateur, mettant à nu les fictions sociales, les appartenances administratives ou culturelles, et déstabilisant les certitudes. Aziz, en tant que « faux Marocain », découvre l'illusion de ses repères forgés, tandis que Jean-Pierre, à travers l'accompagnement de ce jeune homme, s'éloigne peu à peu de sa posture froide de technocrate. C'est en se défaisant de soi, en acceptant l'effraction identitaire, que chacun s'ouvre à la possibilité d'un devenir.

Mais, cette déconstruction n'est pas pure négation. Elle prépare l'émergence d'un « autre » inattendu : non pas seulement l'autre en face de soi, mais l'autre en soi, cet être réinventé dans la relation. À mesure que les deux personnages se dévoilent l'un à l'autre, ils accèdent à une forme de reconnaissance mutuelle qui n'efface pas les différences mais les rend hospitalières. Le roman s'achève ainsi sur une utopie discrète mais profonde : celle d'une humanité possible, fondée non sur l'origine ni l'assignation, mais sur la complicité, l'écoute et la parole partagée.

En somme, *Un aller simple* propose une éthique de la rencontre comme fondement d'une identité fluide, dialogique, vivante. À travers la fiction, Van Cauwelaert rappelle que se découvrir soi-même passe souvent par l'épreuve de l'autre, et que la reconnaissance est l'acte le plus puissant qu'un être humain puisse offrir à un autre.

À travers l'analyse d'*Un aller simple* de Didier Van Cauwelaert, nous avons mis en évidence combien la rencontre constitue une matrice narrative et existentielle, qui bouleverse les identités assignées pour faire émerger une subjectivité renouvelée. Dans un premier temps, cette rencontre agit comme effraction : elle provoque une crise identitaire, un déplacement intérieur et une perte de repères. Aziz comme Jean-Pierre sont tous deux déracinés, porteurs d'identités factices ou incomplètes, révélatrices du caractère construit et instable de toute appartenance.

Progressivement, c'est dans la confrontation à l'autre que se révèle une nouvelle conscience de soi : l'autre devient un miroir, un révélateur, permettant de relire son propre parcours à la lumière d'une altérité qui, loin d'être une menace, devient une ressource de transformation. Cette dynamique aboutit à une réécriture conjointe de soi et du monde.

Enfin, la relation entre les deux personnages évolue vers une éthique de la reconnaissance : l'humour, la solidarité et l'écoute fondent une complicité fragile mais authentique, qui dépasse les origines et les rôles sociaux. La rencontre devient alors une fabrique d'un sens commun, d'un récit partagé, où l'identité ne se définit plus par l'origine ou la filiation, mais par la capacité à accueillir l'autre et à se laisser transformer par lui.

Ainsi, *Un aller simple* ne propose pas une simple critique de l'exil ou de l'errance, mais esquisse une utopie relationnelle, fondée sur la réciprocité et la réinvention mutuelle, offrant une réflexion profonde sur l'identité, la mémoire et l'hospitalité.

---

## BIBLIOGRAPHIE

DERRIDA Jacques, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

KRISTEVA Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

LÉVINAS Emmanuel, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, 1990 (1re éd. 1961).

REY Pierre-Louis, « Identité et altérité dans *Un aller simple* », *Revue des Lettres Modernes*, série Didier Van Cauwelaert, Minard, 1995, n°12, p. 23–39.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

SARTRE Jean-Paul, *L'Être et le Néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1943.

SAYAD Abdelmalek, *La Double Absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 1999.

VAN CAUWELAERT Didier, *Un aller simple*. Paris, Albin Michel, 1994.

---

#### **NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE**

Najat ZERROUKI est enseignante-chercheuse à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Oujda, Université Mohammed 1<sup>er</sup> au Maroc. Elle enseigne tout ce qui est littérature surtout d'expression française et beure, Histoire des Idées et des Arts, Histoire littéraire, La Stylistique ... Elle est membre permanent du *Laboratoire Littérature Générale et Comparée : Imaginaires, Textes et Cultures (LLGCITC)* à la même université depuis 2008 et membre actif et trésorier au sein de l'Association des Enseignantes marocaines. Elle a encadré plusieurs thèses doctorales dans la même spécialité. Najat ZERROUKI n'a cessé de militer sur le plan scientifique et littéraire, ses participations et productions sont nombreuses au niveau universitaire, à l'échelle nationale et internationale (L'Harmattan, Edilivre, ...). Elle a dirigé plusieurs colloques et journées d'études.